

# Gramsci, le marxisme et les points sur les i

Le marxisme est mort de froid. Bon. Tout le monde l'a dit, tout le monde l'a écrit. Les catégories forgées par le marxisme ne permettent plus de lire le social, ni, a fortiori, de subvertir ce qui est. Et pourtant — sans confondre les mouvements réels et la réalité de l'édition — on n'en finirait pas de répertorier tous les livres actuellement édités qui utilisent une conceptualité marxiste. Signe qu'en sous-main, à l'abri des rumeurs, un travail continue - ou un rêve persiste. Il semble bien que l'on n'ait pas fini de régler son solde à la maison Marx. Peut-être faudra-t-il un jour recenser les effets de ce travail, mais on

peut, dès à présent, indiquer au moins quelques « symtômes » d'activité ou simplement quelques exemples, parmi tant d'autres. Sous l'initiative de Gérard Granel, qui s'en explique ci-dessous, une petite maison d'édition se crée à Toulouse : Trans-Europe-Repress. L'édition est en crise, dit-on ; le marxisme est grippé. Or quel est le premier livre édité par TER ? « La peau du marxisme », d'Annick Jaulin - qui n'est pas un essai voulant faire la peau du marxisme, mais bien un ouvrage de philosophie que de l'un des plus grands penseurs marxistes : Antonio Gramsci, spécialiste précisément de cette « peau » que sont les idéolo-

gies. Au même moment, à l'autre bout de l'échelle éditoriale, chez Gallimard, est publié le troisième tome des « Ecrits politiques » du même Gramsci.

D'un autre côté, à Turin - où Gramsci, après la première guerre mondiale, promut le mouvement des « conseils », la classe ouvrière, que l'on disait volontiers intégrée, mène en octobre dernier une des plus dures batailles depuis l'« automne chaud » et affiche aux grilles de FIAT les portraits de Marx. Au même moment, les Editions Ouvrières publient, de Michel Burnier, une histoire des conseils ouvriers de FIAT et des nouvelles formes de lutte ouvrière. Que de coïncidences ! qui, naturellement, ne « disent rien », sinon qu'on n'a pas fini de « lire Marx » et ses enfants, et de recourir aux catégories qu'ils ont élaborées pour comprendre notre monde. Peut-être...

## «La peur du marxisme»

Essai d'Annick Jaulin

La pensée de Gramsci a déjà donné lieu à des centaines de livres et suscité une foule d'exégèses et d'interprétations, au point que, en 1977, Gian Carlo Jocteau publiait chez Feltrinelli un... *Guide des interprétations* (Leggere Gramsci). De là peut-être la nécessité d'une « mise à distance » des commentaires et d'un « retour au texte » qui pût soutenir un véritable et difficile travail d'analyse philosophique du texte gramscien, mis en ordre aujourd'hui par l'immense travail philologique de Valentino Gerratana. Et c'est à cela que s'attache Annick Jaulin, en partant de l'hypothèse dans « la peau du marxisme » que l'écrit de Gramsci n'est pas un ensemble de « notes éparses » qui viendraient parfois remplir les trous des œuvres de Marx ou Lénine, ou que l'on évaluerait en fonction de la lecture qu'on fait de Marx, mais un véritable texte, « opérant des transformations et des redistributions dans les énoncés existants, particulièrement dans les énoncés dominants que sont les énoncés philosophiques ».

Lecture philosophique, donc, d'un Gramsci philosophe, produisant des énoncés qui à la fois éclaireront les propositions marxistes et « créent du nouveau », c'est-à-dire s'attachent à poser, voire fonder, cette « philosophie de la praxis » que Marx n'a défini qu'en creux et négativement. « La philosophie de la praxis - écrit Gramsci dans les *Cahiers de Prison* - est née sous forme d'aphorismes et de critères pratiques, par un pur hasard, car son fondateur a consacré ses forces intellectuelles à d'autres problèmes, spécialement économiques ». Réduite à des attitudes philosophiques antérieures, confondue avec les sources du marxisme, la philosophie de la praxis, ajoute Jaulin, n'a encore jamais vu le jour (ce qui rend particulièrement paradoxale l'attitude de ceux qui n'arrêtaient pas de... l'enterrer!).

Dire que Gramsci a « donné » cette philosophie qui manquait au marxisme serait aventureux, mais il est vrai qu'il a fourni des outils aptes à travailler dans ce sens, et que les seuls commentaires sur les prétendues « bizarreries » que seraient les analyses gramsciennes de l'idéologie et des superstructures, ne permettent pas de saisir

On n'a pas encore mesuré par exemple - et Jaulin tente de le faire - tous les effets de savoir qui pourraient résulter de l'exploitation du concept d'hégémonie, que beaucoup de marxistes réduisent encore au sens que lui a donné Lénine. Par ce terme bien galvaudé, Gramsci pense en effet l'institution du social comme organisation, et le fondement même du corps social dans ses transformations internes. L'hégémonie, surenchérit Jaulin, « est ce par quoi il y a de l'être historique plutôt que rien » : c'est pourquoi ce concept, qui pose l'« imma-

mêmes. Cette pertinence, A. Jaulin ne se contente naturellement pas de l'affirmer : elle la montre, en faisant jouer habilement tous les concepts gramsciens (idéologie, bloc historique, catharsis, volonté collective, société civile...) et en analysant le rapport de Gramsci à Croce, à Boukharine, à Hegel, à Marx. La démarche, on le voit, se prête mal aux simplifications : le travail de Jaulin est trop rigoureux et circonstancié pour être traduit en résumé sans être trahi.

Mais une chose est quand même évidente : la rigueur

Libération: Comment définir votre projet?

Gérard Granel: En un sens, tout est dit de ces nouvelles éditions au dos du premier livre qu'elles font paraître: « Sillonnée par les trains d'affaires - fenêtres bloquées, attachés-cases et complets-cravate-L'Europe, jadis aimée d'un dieu, n'est plus désormais, comme chacun sait, qu'un « espace »,

répand déjà dans nos imaginations ».

Libération: C'est bien joli, mais cela ne dit pas vraiment le sens de votre entreprise...

G.G.: Tout tient au sens du mot « entreprise ». Si on l'entend au sens industriel, alors il faudra dire que T.E.R. n'est pas, ne veut pas être une « Maison d'édition ». C'est une association type 1901 qui comporte, parmi une série d'activités, celle aussi d'éditer des textes. Notre projet n'est donc pas de nous tailler une part de la production culturelle au sein de l'industrie du livre. Nous serons contents si nous publions entre 5 et 10 ouvrages par an, que nous composons, imprimons et diffusons nous-mêmes. Cela veut dire: de nos mains, avec peu de moyens, en prenant notre temps et en ignorant la limite des rôles traditionnels (auteurs, comités de lecture, administration...). Cela n'est possible, bien sûr, que sur la base d'une connivence idéologique. T.E.R. est une entreprise au sens du projet et du combat. Une entreprise militante.

Libération: Qui à première vue semble assez risquée...

G.G.: Nous croyons qu'il est temps de commencer à inventer une nouvelle façon, une façon « légère », de produire et faire circuler des livres. Cela ne veut pas dire que nous soyons déjà, ni que nous serons jamais dans une situation d'« Europe de l'Est », où ce qui se fait de grand cercle sous le manteau. La liberté d'édition « existe » en France. Mais elle existe, comme tout autre liberté, sous des règles politico-juridiques plus ou moins explicites et dans des contraintes économiques et technologiques plus ou moins implicites. Or ces règles et ces contraintes évoluent aujourd'hui. Et ce vers quoi se fait cette évolution - qui affecte aussi l'existence de la justice et l'« existence » de l'université - nous fait déjà froid dans le dos. On peut nommer cela le libéral-fascisme. Ce n'est pas par hasard si le premier livre produit par T.E.R. est une lecture philosophique des Cahiers de Prisons de

Gramsci (voir ci-contre) qui ravive et entre-croise tous les moyens d'analyse rassemblés dans le concept d'« hégémonie ». C'est que ces moyens d'analyse, dont le marxisme « réel » n'a jamais rien fait, sont encore bons pour démêler notre situation actuelle; peut-être même commencent-ils à être « bons » précisément aujourd'hui.

Libération: Qu'est-ce qui vous le fait dire précisément?

G.G.: A grands traits, on peut dire que l'accomplissement du marché mondial suppose que la dégénérescence de la démocratie parlementaire soit, non pas stoppée, mais au contraire parachevée et instituée fermement. Naturellement cela prendra, dans les sociétés occidentales industrialisées, la forme d'une « modernisation de la démocratie », qui a d'ailleurs son pendant dans l'inévitable « démocratisation du socialisme », à laquelle l'appareil post-ou néo-stalinien se résout en core mal, mais qui lui réserve, croyons-nous, une « divine surprise »: celle de s'apercevoir que la « démocratie » (la démocratie sous-règle et sous-contrainte) peut devenir, non pas le contraire, mais le moyen de réaliser la Loi de l'Appareil. Cependant quelque chose, quelque chose de visqueux et de logique, quelque chose qui marche tout-seul est en train de se mettre en place derrière de tels paravents. C'est la Société-de-Sécurité. Déjà c'est une banalité de le dire.

Mais il est moins banal d'essayer d'agir, de répondre à l'avance à cette menace d'une sorte de grande glaciation de l'histoire dans la médiocrité et la peur. C'est, pour sa maigre part, ce que veut entreprendre T.E.R. car l'édition ne sera pas épargnée par le glissement vers l'horrible. La production littéraire devient, par une nécessité inhérente aux conditions de la production, le sous-produit de l'industrie du livre, comme l'agriculture est devenue depuis longtemps le sous-produit de l'industrie alimentaire.

Je crains que tout ce qui se publie (encore) « librement » ne soit déjà plus, à

son insu, qu'un simple « front ». En modifiant complètement les conditions de la production, T.E.R. entreprend au contraire d'être une édition effrontée.

Libération: Donnez-vous la priorité à l'édition de texte philosophiques?

G.G.: Oui, mais le tout est de dire de quel genre et pourquoi justement « philosophiques ». La seule façon intéressante de déterminer le type de travail philosophique serait peut-être d'en préciser la nuance, ou l'écart, par rapport au type de travail dont l'orientation générale, ou, mieux, les effets, s'approchent le plus de ceux que nous souhaiterions provoquer, à savoir le travail de Deleuze et Guattari. Mais la place manquerait certainement pour développer ce point. Disons que ce qui relie « positivement » T.E.R. à Deleuze et Guattari, c'est la dimension politique de leur travail (quelque chose comme le déclassement politique du politique), l'allure entièrement philosophique de ce qu'ils écrivent pourtant, et le rapport inédit qu'ils entretiennent avec la « tradition » philosophique.

Libération: Quels sont enfin vos projets immédiats?

G.G.: D'abord *Platon-Sex*, un livre décidément effronté qui explique pourquoi et comment le *corpus platonicum* s'est édifié, ou plutôt s'est inventé phantasmatiquement comme une philosophie du ressentiment - ressentiment logé, nommé et déterminé comme étant celui que Platon le Mal-aimé a nourri toute sa vie envers Socrate. La métaphysique est le corps scripturaire que s'invente pour se satisfaire - ou pour crever - le ressentiment pédérastique mâle. Dont l'exclue, l'exorcisée, est la femme, dans l'invention du personnage de La Femme. Après quoi viendra une re-traduction de quelques uns des *Essais politiques* de Hume, la traduction d'un roman chinois, un texte sur Kierkegaard, une étude de J.M. Pontevia sur le peintre Alain Lesté, un ouvrage sur l'enseignement secondaire comme machine à réprimer, etc...

Propos recueillis par R.M.



nence » absolue à la société de toutes les régulations et les législations qui semblaient la fonder ou la soutenir de l'extérieur, peut donner la possibilité de « penser les métabolismes historiques », et, par là, mettre en évidence la genèse de l'Etat et l'organisation de la structure d'une société donnée.

Problèmes classiques, certes, toujours abordés par la philosophie politique, mais dont Jaulin montre qu'ils acquièrent chez Gramsci une cohérence et une pertinence particulières, encore sous-estimées par les marxistes eux-

analytique et la technicité sont parfois nécessaires pour éviter le n'importe quoi et l'emporte pièce, trop courants aujourd'hui. Mais elles se détruisent elles-mêmes lorsqu'elles frisent l'ésotérisme et finissent par destiner un livre aux seuls *addetti ai lavori* et aux cercles restreints des spécialistes. Et *La peau du marxisme* n'échappe pas toujours à ce travers.

Robert MAGGIORI

Annick Jaulin  
*La peau du marxisme. Gramsci: les idéologies* Ed. Trans-Europe-Repress, 166 p.

fait de plusieurs autres empilés ou entre-croisés: l'espace économique, l'espace technologique, l'espace judiciaire (c'est-à-dire policier), l'espace idéologico-moral. Au total, l'espace de la répression de la possibilité même d'exister. « Trans-Europe-Repress », dans son jargon désorthographié, dit la chose comme elle est. Bienvenus dans ces nouvelles éditions tous textes et toutes images qui auront assez de force pour dévoiler et combattre le libéral-fascisme qui nous tombe sur les épaules, pour partager cet avenir d'après-la-fin dont le goût marin se